

Sa scène primitive

par Pierre Boismenu

Commentaire

par Richard Abibon

Pourquoi dans la vie quotidienne le récit d'un rêve de l'autre est-il en général si ennuyeux, voire agaçant s'il insiste à *exhiber* sa petite affaire, laquelle n'est pas simplement *intime* car de ça on pourrait en avoir la curiosité mais plutôt *extime*: pas même lui-même dont on pourrait s'approprier des particularités cachées mais l'autre en lui qu'il ignore et qui fait énigme de sa singularité de sujet?

Voilà une généralité sans doute excessive. Perso je ne trouve jamais ennuyeux quand un autre me parle de son intime ou de son extime, peu importe, car toujours, je trouve une correspondance avec ce que je vis moi-même, l'Autre ayant toutes les chances de nous être commun, ce qui serait ennuyeux si les modalités de chacun n'en étaient pas tout à fait particulières, donc gage de nouveauté.

De plus, l'usage du mot *exhiber* est éminemment contestable. L'exhibitionniste montre, celui qui raconte un rêve ne montre rien du tout : il n'y a rien à voir. Il parle, et ce faisant, il transforme une forme qui n'est imagée que pour lui seul en une énonciation recevable... potentiellement par tous, mais il s'avère que peu restent en deçà de l'effroi que cela provoque...du fait des résonances que cela éveille en chacun. Il faut entendre la méfiance énoncée pour le rêve, y compris dans les écrits et les dires des analystes ! Alors que, curieusement, c'est de là qu'est née la psychanalyse. Non pas du rêve comme tel, mais du récit du rêve assumé comme personnel par celui qui le raconte et donc l'analyse, selon la méthode inventée par Freud : « on confie au rêveur le soin d'analyser son propre rêve ».

Sa petite histoire sans queue ni tête, comme on dit sans trop réfléchir à ce qui s'y *mord moi le noeud*, on ressent que c'est son affaire à lui d'en jouir pour le meilleur de sa délectation à faire durer ou le pire de son angoisse à faire cesser. Or la jouissance de l'autre sujet, pour le moins ça indiffère

Eventuellement, ça t'indiffères, mais pas moi. C'est bien pour ça que je suis psychanalyste : la petite affaire des autres m'intéresse toujours. De plus, je ne vois pas du tout où il y aurait jouissance, car on retrouve là l'usage péjoratif que ce terme entraîne toujours : quand l'autre jouit, c'est pas bien, donc on n'en a rien à foutre. Ce en quoi il se confirme que c'est vraiment un concept dangereux, voire à jeter.

quand ça n'irrite pas le poil de se sentir à ce point exclu, jusqu'à en exclure l'autre de son champ, en l'amorce d'une haine qui fait tous les racismes.

C'est curieux de se sentir exclu quand un autre s'ouvre à toi. Perso, chaque fois que quelqu'un s'ouvre à moi, au contraire, je me sens inclus. C'est lorsqu'il ne parle que de hautes volées théoriques que je me sens exclu, non que je ne me sente pas capable d'atteindre de si purs sommets, mais que je sens à ce moment là un mode de défense qui exclut, car cela dit bien : de moi, tu ne sauras rien, car je te parle de Sirius.

Un nœud dit de Whitehead, à deux consistances dont un rond simple et un nœud de trèfle, enlacés

Un Whitehead est composé d'un rond simple et d'un rond plié (un huit qui peut être intérieur ou pas).

C'est vrai (que) c'est dit, selon la règle fondamentale de se faire dupe de ce qui vient au dire, et que l'analyste accueille de ses « oui », qui ne valent pas certification des propos mais acte pris de leur dire.

Très belle formule que je vais faire mienne ;

Il ne s'agit pas que d'un témoignage, qui pourrait par exemple donner à qui en ignore tout, une idée particulièrement juste et nourrie d'une telle aventure; il s'agit ici d'un analyste, en fonction encore. Et R.Abibon lui-même ne l'oublie pas qui fait virer son exposition à un exposé, visant pour le moins à faire exemple de son « cas », à produire ce que j'appellerai un « effet théorique », à savoir proposer une démarche qui lui semble plus appropriée à ce qu'il convient de faire quand on est en position d'analyste pour des analysants en cure. En tant qu'il donne à lire un texte, il fait appel aux collègues ses « frères », ceux dont il souhaiterait qu'ils fassent écho à son juste dire, et retrouvent avec lui l'exemple du grand frère mort, Freud pour commencer!...Pour tuer le père Lacan qu'il aurait trop adoré? Pour aller au delà des rivalités d'école et de tous ces faux frères qui l'auraient violenté?..

Tu m'as foutrement bien lu.

Le travail de l'analyste se réduit-il à se faire co-analysant de son analysant?

L'analyse continuée de l'analyste serait-elle une variété d'auto-analyse?

L'analyse du sujet en place d'analyste pour un autre est-elle l'analyse de l'analyste en fonction dans la cure?

- 1- On l'a déjà dit, il est indiscutable que l'écoute d'un analysant commande de se nettoyer l'ouïe sans répit. R.Abibon n'a que trop raison de le rappeler et de le mettre en œuvre avec la rigueur et la vigueur qu'on lui reconnaît. Mais comment cela produit-il concrètement ses effets sur les analysants, au delà de l'affirmation de principe que d'avoir travaillé de son côté ses formations de l'inconscient donne champ plus libre à l'autre de le faire? Le livre ne dit rien sur cet aspect de la pratique, les précédents guère plus, sinon quelques aperçus où l'analyste semble tirer de son analyse de quoi poser certaines questions qui peuvent orienter le travail, et dont on discerne mal si elles n'ont pas valeur de suggestions.

C'est en effet l'une des questions que je ne cesse de me poser. C'est ce genre de pistes que je souhaite continuer à travailler, et si cette publication pouvait inciter des collègues à travailler dans cette direction, j'en serai très heureux. J'ai toutefois

approfondi cette question dans mon texte « Don Quichotte, c'est moi » publié sur mon site (http://topologie.pagesperso-orange.fr/Don_Quichotte.pdf). J'y montre d'une manière beaucoup plus précise comment j'établis un pont entre un rêve personnel et le récit du rêve d'une analysante, comment me viennent les questions que mon propre rêve m'amène à lui poser, comment j'en atténue la signification trop précise afin que, si possible, ça ouvre des perspectives d'analyse à l'analysante plutôt que de fermer par la proposition d'une interprétation toute ficelée. Comment, enfin, ce genre de questions amène parfois la réponse que j'attends, parfois au contraire une réponse totalement inattendue, ce qui montre pour le moins qu'il y a des limites à ce qui pourrait passer pour de la suggestion.

Ce travail est évidemment loin d'être bouclé.

Il y a là un acte qui change la donne, et dément de fait le principe qui ramènerait l'analyse des résistances de l'analyse à un curage de son oreille: elle peut dans sa texture très personnelle même intervenir auprès de l'analysant. Il ne s'agit pas de s'en scandaliser pour le principe au nom d'une norme a priori quelconque, mais de s'aviser que *le fait même d'écrire* au point de *donner à lire* produit une situation nouvelle dont le livre dans son contenu ne tient pas compte, un dire qui s'oublie dans ce qu'il dit, et dont les effets sont pour le moins à interroger:

L'immense majorité de mes analysants ne s'intéresse pas à mes écrits. Pour ceux qui s'y intéressent, eh bien, j'ai eu quelques retours. Pour certaines choses, on me dit : « tiens, il vous est arrivé ça... eh bien, à moi pas du tout » ; pour d'autres « ah, vous entendez ça comme ça...eh bien en ce qui me concerne, je me demande... » ou même : « eh bien moi, je ne vois pas du tout les choses comme ça ». Autrement dit, ce que j'ai écrit questionne, mais *a priori*, ne suggère pas. Ce que je dis là ne clôt évidemment pas le débat.

D'ailleurs, dans le débat qui a suivi la présentation du livre, le mot « identification » a été lancé. J'y ai répondu comme ci-dessus, en ajoutant que le fait de ne rien publier sur soi ne garantit nullement contre l'identification. Bien que Lacan n'ait jamais parlé de lui, tout le monde connaît ces clones de Lacan qui font florès dans le milieu analytique. La singerie peut être vestimentaire, capillaire, stylistique et comportementale. En-deçà de ces apparences visibles, elle peut aussi réduire la pratique analytique à cela. Salle d'attente bondée, séances ultra courtes, mutisme ou ironie mordante. Il m'est arrivé d'entendre sur mon divan une phrase dont l'analysant disait qu'elle lui avait été énoncée par son précédent analyste, phrase que j'ai parfaitement reconnue pour l'avoir entendue telle quelle, mot pour mot, de la bouche de mon propre analyste, quelques 30 ans plus tôt. Ça m'a suffi pour faire l'hypothèse que cette phrase venait en droite ligne de Lacan... par identification des dits-analystes.

J'ai l'outrecuidance de penser qu'à l'inverse, ce que je publie étant de l'ordre de l'analyse et non du clonage, ça a plus de chance d'avoir des effets analytiques que des effets d'imitation. Mais comment puis-je en être sûr ? La question reste ouverte. Elle est à travailler au cas pas cas, à l'aune des retours que je continuerai à entendre.

Il y a aussi des analystes qui n'hésitent pas à publier leurs opinions politiques. Elles ne sont pas forcément identifiées à un parti, mais énoncent néanmoins une prise de position sur la société et les forces qui l'agitent. Je connais même une société d'analystes qui se base sur une telle prise de position, allant jusqu'à un choix confessionnel. Cela peut donner – j'en ai eu le témoignage – des analyses extraordinairement orientées par ce statut affiché. On va voir ces analystes *parce qu'ils* se proclament de cette obédience et on trouve évidemment dans son analyse ce qu'on était venu chercher là en termes politiques. Je connais même une

école où la doxa énonce que le transfert sur l'analyste doit se déporter ensuite en transfert sur l'école, ce qui est un vibrant appel à l'identification.

Je ne dis pas qu'il ne faut pas le faire. Chacun fait comme il veut et comme il peut. Mais j'ai l'outrecuidance de penser que ce que je publie a moins de chance de faire identification dans la mesure où, affichant la particularité de ma position, je n'y suggère aucune appartenance collective à quelque obédience que ce soit. Pas même à une école de psychanalyse plutôt qu'à une autre.

La seule identification que j'y promeus - et cela, j'y souscris volontiers -, elle est paradoxale : c'est celle du sujet analysant, dans sa radicale originalité de sujet.

Comment ne pas faire de l'autre, l'analysant, le prétexte à poursuivre son analyse interminable voire sa propre cure interminée?

Il y a une première réponse : en ne le faisant pas. C'est un peu simpliste mais je le dis quand même par dérision pour ceux qui croiraient encore en la maîtrise.

La seconde réponse est un peu plus sérieuse : elle reprend ton texte écrit plus haut, dans lequel tu reconnais que l'analyse est interminable, et qu'il est nécessaire de la continuer. En ce cas, quel besoin avons-nous de *prétexte* ? Car lorsqu'on a choisi d'occuper la fonction de l'analyste pour quelques-uns, cette posture est le texte même qui nous oblige.

L'idée sous-jacente serait peut-être de se servir de l'analysant... il est vrai que, s'il y a transfert de l'analysant à l'analyste, c'est aussi parce qu'il y a transfert de l'analyste à l'analysant. Tous deux prennent appui sur ce sentiment commun pour avancer dans l'analyse. Je soutiendrais volontiers que l'emploi des termes possessifs tels que *mon, ton*, ne sont plus de mise dans le champ analytique (mon inconscient, ton inconscient, mon transfert, ton transfert). Si Freud a introduit le terme de *ça*, c'est bien pour le distinguer du *moi* : *ça* ne m'appartient pas. *Ça* se trouve quelque part « entre » les protagonistes d'une analyse. *Ça* est plus proche de l'Autre de Lacan que du moi ou de l'autre. Tous les schémas de Lacan en témoignent : ce ne sont jamais des schémas personnels, décrivant la personnalité, ce sont des schémas rendant compte de la structure de l'analyse ou, si on préfère, de la structure du langage.

Alors, se servir de l'un ou de l'autre... cette question est un peu caduque lorsqu'on s'aperçoit qu'il s'agit d'un nouage et que personne n'est quelqu'un sans un autre, ni sans l'Autre. Le nouage de cet exercice qu'est l'analyse prétend au contraire analyser cette structure, non en faire l'occasion d'une prise de pouvoir de l'un sur l'autre. Quelque part, ce sera toujours la possibilité d'analyser des liens de dépendance, voire dans certains autres cas, d'analyser l'incapacité à accepter de tels liens. A chacun ensuite de choisir de s'en dégager... ou d'en construire ailleurs.

Comment ne pas s'en servir d'analyste sauvage, et résoudre la dissymétrie du transfert en symétrie d'analyse mutuelle?

J'aime beaucoup cette question. Elle me permet de rappeler l'universelle répartition des analystes qui continuent de faire l'analyste en dehors des séances en balançant à leurs collègues, voire à leur entourage, quelques interprétations bien senties. Ce me semble symptomatique de l'attitude dite « scientifique » qui consiste à continuer à prendre les autres pour des objets du savoir que l'on pense posséder. Nombre de publications dites « cliniques » ne font pas autre chose. L'universelle frénésie du diagnostic en est encore un autre symptôme, y compris lorsqu'on pense se distinguer en le qualifiant de « structural ». Là, la dissymétrie est totale, oui ; on croit savoir pour l'autre, à la place de l'autre. Qu'est-ce d'autre que de l'analyse sauvage, tout cela ? Et que devient l'analyste « pur sujet du signifiant » dont tu

promueus l'acte à la fin de cet écrit, lorsque ce pur sujet du signifiant a bien conscience qu'il ne faut pas travailler de la même façon avec un dit psychotique et avec un dit-névrosé ???

Au moins, en ce qui me concerne, je ne prends pas d'autre comme support. Si savoir partageable il y a, c'est avant tout un savoir de méthode, un savoir y faire avec l'inconscient. « On confie au rêveur le soin d'analyser son propre rêve, on confie à la personne qui a le symptôme le soin d'analyser son symptôme ».

L'argument du précédent freudien dans la *Traumdeutung* oublie de mentionner que si l'initiateur du mouvement analytique a exposé certains de ces rêves, en attribuant d'ailleurs d'autres à d'autres, leur analyse, comme R.Abibon le remarque lui-même, était très censurée notamment sur la question sexuelle, qui n'est pas rien dans l'affaire, et il ne les a pas systématiquement rassemblés pour un déchiffrement valant tranche d'analyse et élaboration du fantasme...

Ah mais pas du tout ! Dans la *Traumdeutung*, la plupart des rêves sont de Freud et affichés comme tels. Je considère d'ailleurs qu'il s'agit là du moment où Freud invente véritablement la psychanalyse : au lieu de prendre les autres en objets comme il l'avait fait jusque là en bon médecin qu'il était (*Etudes sur l'hystérie*), il prend la parole comme sujet. Et c'est bien plutôt là qu'il laisse tomber le *moi*, car il accepte le risque de le faire durement chahuter, le *moi*. C'est dans d'autres ouvrages qu'il présente des actes manqués manqués ou d'autres formations de l'inconscient personnelles comme étant celles d'un « patient ». En effet, je crois que Freud n'avait pas pris toute la mesure de sa découverte. De plus, s'il avait déjà affronté la censure particulièrement virulente de son époque avec un grand courage, on peut comprendre qu'il ne soit pas allé plus loin. En effet, il n'a pas systématiquement rassemblés ses rêves pour en faire une tranche d'analyse valant pour élaboration de fantasme. Eh bien, c'est ce que j'appelle aller plus loin, en m'en tenant toutefois à la méthode freudienne (c'est le sujet concerné qui peut interpréter), mais pour la tirer jusqu'à ses conséquences ultimes.

Et si le courage de Freud s'est trouvé quelque peu limité par la censure qui lui a fait attribuer à d'autres certaines de ses données personnelles, je trouve ça très dommageable pour la psychanalyse. Car, appliquant pour lui-même la méthode qu'il a inventée, il laisse croire dans un écrit qu'on peut analyser pour un autre ce qu'en réalité il est en train d'analyser pour lui-même. Il laisse donc croire que la psychanalyse est autre chose que ce qu'il a inventé. C'est introduire le mensonge (*pseudo* signifie en grec : mensonge) au pays de la vérité.

Penser, comme il lui arrive de l'écrire, qu'il *déduit* de ses propres rêves, de leur immanence textuelle¹, les critères mêmes de leur lecture, et que sa théorie vient de sa pratique elle-même contrairement à ceux qu'il dénonce comme « intellectuels », n'est-ce pas un peu vite dit? De fait, on peut lire dans son livre comment il s'y prend pour élucider le texte manifeste. Il s'effectue tout un travail intellectuel spécifique et qui prend son matériau à d'autres, Lacan singulièrement, y compris à le trier de façon polémique et à mettre au point une topologie originale et subtile comme sa théorie de la dimension ou son usage de la mise à plat de la BM à trois torsions qui commande en retour le travail analytique dit personnel en orientant l'interprétation et la traversée du fantasme.

Oui, c'est vite dit. Ça demanderait encore bien des élaborations, auxquelles tu es en train de contribuer. Tu oublies que la base affichée de mon travail est tout simplement la méthode freudienne de l'association libre. Que ces associations entraînent avec elles ce que

1 A la manière par exemple de Derrida, celui de *Le facteur de vérité* au moins.

j'ai appris de Freud de Lacan et d'autres... bien sûr, comment faire autrement ? Je ne recherche aucune pureté. Comme Freud le signalait, et bien d'autres auteurs, parfois « la nuit porte conseil », c'est-à-dire qu'un problème conscient, un problème intellectuel qu'on s'est posé dans la journée trouve sa solution dans la nuit au décours d'un rêve. Je n'échappe pas à cette règle. Si je suis en élaboration de telle question théorique, même à partir de la pratique de l'analyse des rêves, il va être possible que cette préoccupation me fournisse du grain à moudre par l'élaboration de quelques rêves. Il convient d'en tenir compte au registre de tout ce qui vient dans l'association libre. Oui, ça oriente parfois, peut-être même toujours. Et alors ? C'est ainsi que ça fonctionne. Il ne s'agit pas de revenir à un fonctionnement qui serait « pur ». Au moins j'essaye de me tenir « au plus près » du texte inconscient comme base de départ. *Au plus près* doit être entendu au sens topologique de la bande de Möbius : où qu'on soit sur cette dernière, on est sur un bord, car elle n'est globalement qu'une coupure ; il se trouve, paradoxe inévitable, qu'elle est aussi une surface. A mon sens, ça nous informe quand même mieux sur l'inconscient que tous ces textes qui ne sont que compilations d'autres textes. Ils ont leur intérêt, ces textes là, je n'en doute pas. Je doute juste de leur capacité à nous en apprendre plus *sur l'inconscient*.

Il existe en outre à l'œuvre dans l'analyse des rêves des outils qui eux sont repris sans examen ni même peut-être claire conscience car considérés comme « évidents » comme par exemple un usage proliférant du terme de phallus qui garde de fortes attaches avec la conception « freudo- bonapartiste » (Marie), laquelle enracine son efficace interprétatif dans la perception insoutenable du manque de pénis de la mère, voire de la femme. La question ici n'est pas de discuter de sa pertinence dans cette cure et même dans beaucoup d'autres, mais, comme toute « grille interprétative », de reconnaître son statut de théorie qui informe l'interprétation elle-même. Ce n'est pas *dans* le rêve qu'il va le chercher, c'est *avec* ça qu'il va chercher le rêve pour en produire une signifiante déterminée.

Ceci est un excellent exemple. Il y a fort longtemps que je suis pétri de culture lacanienne. Dans ma thèse, déjà, en 1983, j'étudiais avec bonheur les tableaux de la sexualité publiés dans « Encore », ainsi que leur rapport avoués aux quadrants de Pierce. Je pouvais donner d'excellentes définitions (intellectuelles) du fameux $S(A)$, du L_a , et de l'Autre jouissance.

Or, c'est justement *dans* les rêves, les miens et ceux de mes analysantes et analysants, que j'ai appris, avec les années, à en rabattre sur cette soi-disant avancée lacanienne. Non, je n'ai trouvé nulle part d'Autre jouissance que phallique. De la jouissance de l'Autre, certainement, ce dont je préfère parler en termes de surmoi : ce serait même quasiment le sujet de mon dernier livre. Mais ce n'est pas l'Autre jouissance. Car j'y suis justement allé *avec* cette théorie lacanienne. Ce qui me permet aujourd'hui ce retour à Freud et à ce qu'il avait énoncé du roc de la castration, et d'énoncer que, lorsque Lacan nous parle de l'Autre jouissance de Sainte Thérèse, eh bien, il fait un beau déni, car il suffit de la lire, sainte Thérèse, pour se rendre compte que, lorsque Lacan nous dit « ce n'est pas des affaires de foutre », eh bien si, c'en est ! et clairement. La flèche de l'ange, quand même ! Le ravissement qu'elle décrit, quand même !

Evidemment, là, nous prenons un écrit en objet. Heureusement, un écrit, celui de Thérèse, pas le sujet Thérèse. Nous ne pouvons pas appliquer la méthode de la psychanalyse. En ce cas, chacun peut bien le lire à sa manière, car chaque lecteur reste sujet et lit avec ce qu'il projette dans le texte. Raison de plus : je ne m'appuie pas sur sainte Thérèse, mais sur mes propres énonciations... mâtinées de ce que j'ai entendu sur mon divan, quand même.

Je conçois à quel point ce que je viens d'écrire là peut passer pour sacrilège aux yeux de tout lacanien. Ma foi, je ne suis pas là pour inaugurer pompeusement une réforme de

l'entendement. Je dis juste où j'en suis et ce que j'ai trouvé. S'il fallait trouver de l'Autre jouissance, et que je n'en ai pas trouvée, après tout, c'est peut-être mon incapacité congénitale qui est jeu, ou un refoulement particulièrement retors. D'un autre côté, ceux qui pensent en avoir trouvé, y étant allé *avec* la même théorie que moi... dans quelle mesure ne sont-ils pas dupe, eux aussi, de la théorie « qu'il faut vérifier », sous une autre forme que moi ? Mais... qui y est « vraiment allé » ? C'est de l'inconscient qu'on parle. Il ne suffit sans doute pas d'affirmer : j'y suis allé, vous pouvez me croire. Nous retournerions à la croyance et donc à la religion.

Alors ? *non licet*.

Mais il y a une chose : c'est que, justement, ce terme de phallus était rien moins qu'évident pour moi. De lacanienne, ma conception est sans doute redevenue freudienne, mais certainement pas bonapartiste. Cette dame se faisait régulièrement opérer les parties génitales, montrant par là qu'elle se situait dans une réalité anatomique dont les rêves ne cessent de montrer que l'inconscient n'en est pas là. Comme je le dis toujours, l'inconscient s'appuie sur la réalité anatomique, mais il la détourne en fonction des apparences pour en faire une réalité psychique dont la force, d'autant plus grande qu'elle est plus refoulée, ne cesse de m'épater.

Mon emploi du terme de phallus, loin de toute évidence, est donc l'exemple même d'une correction que la pratique a amené à mon usage de la théorie. Je ne veux pas dire par là que ça clôt le moins du monde la question. C'est juste une façon de la faire travailler, et il y a encore beaucoup de travail dans cette direction.

Enfin, en résumer son emploi par moi comme « ya/yapas » est un peu sommaire. Certes c'est la formule de base, mais il faut bien en lire la barre comme à la fois « ou » exclusif et « et » inclusif. Le phallus est une bande de Möbius, à la fois surface et trou, c'est-à-dire présence et absence. Ce qui, une fois ce modèle adopté, le développe en trois torsions dont une de sens contraire... un peu plus compliqué qu'une simple opposition 0/1, non ? Et pourtant, il est vrai que cette complexité se base là-dessus, comme le langage des ordinateurs, capable de développer une extraordinaire complexité à partir de cette opposition binaire.

R.Abibon n'y souscrit d'ailleurs pas simplement, ce qui le ferait derridien, Mais il hésite entre l'affirmation qu'il ne le doit qu'à lui-même l'élaborant sous la poussée de ses rêves, déniait ainsi qu'il en reçoit tout de même le matériau de la topologie lacanienne ou de la théorie freudo-bonapartiste même et surtout s'il les remanie de façon très inventive, et l'aveu (à la fin de *Les toiles du rêve*) que l'énigme de cette articulation « *reste à travailler* ».

Ben voui. Je ne dénie pas avoir reçu la topologie de Lacan, entre autres choses. Je ne dénie surtout pas avoir reçu les enseignements de Freud : je m'y réfère sans cesse, dans leur tranchant le plus radical. Mais la topologie de Lacan, il a fallu la remanier pour la rendre viable.

Effectivement, comme tu l'as bien lu, je suis pris dans le paradoxe, celui du savoir acquis et du savoir que je construis. Tout le monde n'est-il pas à la même enseigne ? N'est-ce pas là la structure même du sujet, pris entre l'autre, l'Autre et lui ? Ben voui, ça reste à travailler.

. Or, ce qui spécifie cette analyse continuée au delà du terme, c'est justement cette dimension « théorique » de l'analyse, dont peut se justifier la qualification de « didactique » bien que le terme soit passablement lourd. A condition de l'entendre non comme une doctrine aussi prestigieuse soit-elle qui viendrait se plaquer sur la pratique, non comme un système de pensée qui vaudrait d'emblée comme universel, mais comme une « fantasmatisation » de l'un ou l'autre qui s'efforce de trouver les moyens de porter sa singularité au delà de son « cas », de faire entendre sinon partager à quelques autres la façon dont chacun peut rendre compte de

son parcours. En ce sens il n'y a pas, en toute rigueur de Théorie psychanalytique, valant corpus de savoir universel. Il n'y a que des fantasmes plus ou moins « traversés » dans une analyse toujours relancée et dont le sujet passé à l'analyste peut chercher à produire des « effets théoriques », à savoir déborder leur pure singularité vers un horizon d'universalité, bien heureux si quelque chose de son expérience ainsi reformulée peut avoir une vertu d'exemplarité pour quelques uns qui s'en inspirent à l'occasion.

Très beau résumé d'un quelqu'un qui a bien compris ma démarche.

C'est pourquoi je soutiendrai contre R.Abibon qu'un Lacan dans ses séminaires, bien que ne racontant pas ses rêves et ne parlant pas de son moi privé, était bien un *analysant* ne cessant de se mettre en je, élevant son parcours fantasmatique incessamment renouvelé au rang de « théorie », à savoir pouvant faire exemple à condition de ne pas être imitée.

En effet, là, c'est bien contre moi. Un analysant parle de lui, ça, ça me paraît incontournable. Je sens bien qu'il y a là une petite difficulté à accorder foi à tout ce qui semblerait venir du *moi* vécu comme haïssable. Je pense que, d'une part, il ne l'est pas, haïssable, sans quoi tout le monde se flanquerait par la fenêtre... il faut une certaine dose de narcissisme pour se supporter, point trop s'en faut, comme « un parmi d'autres ». D'autre part, qu'il est nécessaire de mettre en jeu du moi pour que le sujet soit en *je*. Il s'agit de la même problématique que celle de la surface (le moi) et du trou (le sujet). Pas l'un sans l'autre.

Maintenant, je reconnais que tu m'as fait percevoir quelque chose dans cet incessant glissement théorique de Lacan qui lui fait dire assez fréquemment la chose et son contraire. En quelque sorte, il ne cesse de décroire en ses propres élaborations, ce qui est à saluer, mais reste quand même totalement déboussolant pour quiconque tente une approche de son œuvre.

Nous sommes là de plein pied dans le paradoxe que constitue la théorie analytique, qui est paradoxale dans l'exacte mesure où elle doit rendre compte d'un paradoxe : l'inconscient.

Un exemple : « pouvant faire exemple à condition de ne pas être imitée ».

...C'est ce qui est censé « faire pont » entre l'analyste et l'analysant s'interprétant chacun de son côté: ils ont *en commun* de s'interpréter, de produire de la signifiante, de sortir du *délire* (stricte logique du signifiant) par la mise en oeuvre de la signifiante (phallique nécessairement). Et au delà de leurs trajets singuliers, ils auraient tous des parcours réglés par les *mêmes* exigences de La structure du langage (que j'appellerais quant à moi d'un néologisme verbal: le « langager »).

Oui, bien vu.

Mais cela concerne toujours l'analysant *en* l'analyste, ses manières de traiter ses résistances à l'écoute de l'autre, de les contrer ou de les renforcer. Cela ne nous fait pas approcher de ce qui opère *pratiquement* dans la cure, de ce qui non seulement *n'empêche pas* l'analysant de s'analyser mais le *convoque* à s'analyser, et singulièrement l'autorise à conclure pour son compte sa traversée du fantasme, à pouvoir dire « *c'est mon dire, qui effectivement m'engendre comme sujet* », laissant tomber là « son » analyste.

Je ne dirais pas que je ne me sens pas interpellé.

La pointe de l'opération analytique, se situe donc là : *quand* l'analyste en viendrait à « se faire laisser tomber ». Ce qui n'est à la mesure d'aucun *sujet* analysant, fût-il toujours au travail de son analyse,

....

On ne sort pas de cette aporie, sauf à prendre en compte le *Désir de l'analyste* en tant que distincts de l'analyste comme *sujet désirant*,

Je dirais volontiers : de la posture qu'il a choisie, de faire l'analyste, le sujet est poussé à l'analyse, plus qu'aucun autre. A l'analyse, c'est-à-dire à la parole. Ainsi se donne-t-il des lieux pour en parler, qui lui permettent de laisser la place à l'analysant dans le moment de la séance.

Le sujet analyste serait celui qui a le désir de l'analyse ; il assume donc l'interdit du passage à l'acte et l'interdit du passage à la parole. Il n'est pas là pour se raconter, car il l'a fait et il continue de le faire ailleurs. Si par hasard il le fait, ce sont les exceptions qui peuvent arriver, ce n'est pas parce qu'il est poussé à parler par quelque insuffisance de lieu de parole, mais parce qu'il pense que ce dire va aider à la poursuite de l'analyse. Ce sujet là peut s'identifier au surmoi. Il se laisse tomber, c'est-à-dire qu'il se censure, non pas dans un acte masochiste, mais parce que son désir reste que l'analyse se fasse. Ce désir, comme tout désir, puise une partie de ses ressources dans le ça.

Le sujet analysant en l'analyste est celui qui est à l'œuvre dans ce ça : celui qui aimerait coucher avec les analysantes et analysants, ou les tuer, selon les moments. C'est en effet en analysant qu'il peut se rendre compte de cela. S'il n'analysait pas, il ne se rendrait pas compte, non seulement de ces désirs, mais que ces désirs sont entravés par le désir d'analyste.

Maintenant qu'est-ce qui motive le désir d'analyste ? Tout simplement la nécessité pour l'analyste de gagner sa vie. Il ne pourrait plus le faire s'il passait à l'acte ou s'il empêchait ses analysants de parler par quelque parole intempestive que ce soit.

A cela s'ajoute sans doute une pointe de curiosité, qui n'est pas sans puiser sa ressource dans la curiosité sexuelle infantile. Ces frères humains, comment fonctionnent-ils ? sont-ils totalement différents de moi, ou est-ce que nous vibrons sans cesse à l'unisson de la structure ? Certainement les deux à la fois.

Bon, c'est toi qui m'oblige à tenter cette théorisation. Je ne l'avais pas faite avant donc je te la dois, car tu as su poser les bonnes questions. Et je ne suis absolument pas satisfait. Je considère qu'il y a là encore beaucoup à faire.

et l'Acte analytique pour autant qu'il échappe à son action. Non pas certes pour mythifier ces deux signifiants lacaniens obscurs ou problématiques s'il en est, en faire usage de signifiants maîtres dont la seule profération inspirerait le respect sacré: mais y repérer des occurrences du réel dans la pratique même

Quand je publie un tel livre, je considère que jacte analytique. Ceci en raison de ce que je disais plus haut : ce serait le garantie que, puisque, là, je parle, en séance, je laisse la parole au sujet analysant, qui, de plus, y trouverait, dans mon livre, cette autre garantie que je l'ai précédé en cette voie. Et que, donc, je pourrais à la fois ne pas l'encombrer de mes préjugés, ni même de ma vie, puisque celle-ci n'est plus un fardeau dont je chercherais à partager le poids.

Donc, jacte analytique ici, ce qui m'autorise à poser l'acte analytique là. Car il n'y a pas d'autre *pratique même* que celle du sujet qui s'analyse, sinon il analyse l'autre, donc il le

prend comme objet, ce qui est sorti de la pratique analytique. Ça est un réel au sens de : *impossible* de faire autrement. Car comment parler à d'autres du réel rencontré dans la pratique analytique autrement qu'en le parlant ? Et le parler suppose user de représentations, donc sortir du réel.

D'accord, si je parle du réel que je rencontre dans mon rêve, l'objection est la même. Y'a quelque chose qui cloche là d'dans. J'y retourne immédiatement.

Dans l'acte analytique en effet, le sujet *n'y est pas*, qui à ce moment a quelque chose de « fou ».

Ah non ! Le *moi* n'y est pas. Mais le sujet, sujet de l'inconscient, il y est à fond, au contraire. Impossible de mettre entre parenthèse ce sujet ! Quand bien même le voudrait-on... ce serait un vouloir conscient. Or, la seule chose que l'analyste peut prétendre savoir c'est que l'inconscient, eh bien, c'est inconscient ! On ne peut pas savoir de quelle manière le sujet de l'inconscient y est impliqué, sauf à l'analyser après-coup.

L'acte analytique nomme ces temps improbables de *punctuation* où le sujet analysant qui se fait tenant de la « position » analyste (agent du discours), réitérant le temps inaugural de sa passe à l'analyste, s'oublie comme sujet parlant, comme parlêtre, ce qui revient peut-être à se « réaliser » (au sens non de se comprendre, mais de se faire réel, s'accomplir) comme pur sujet du signifiant, tel que représentant un signifiant (celui de l'analyste supposé savoir?) pour un autre signifiant (celui de l'analysant, à venir, comme nom à se faire), sujet « désétrifié » réduit à son *aphanisis*, à l'événement de son effacement, dont ne reste que la marque (objet a comme semblant de signifiante) qui l'accomplit.

Mais lorsqu'il pose l'acte analytique, il parle, l'analyste. Au pire, juste pour dire : restons-en là-dessus. Comment peut-il dire qu'il s'oublie comme sujet parlant ? C'est-à-dire mettant en jeu la structure de la parole, comme tu le dis : signifiant représentant un sujet – oui : un sujet !- pour un autre signifiant. Le *pur*, tu as pu t'en rendre compte, je ne suis pas très *pour*. Oui, à ces moments-là, il s'oublie comme *moi*. Encore que, comment peut-il l'affirmer dans autre chose qu'une pétition de principe ? C'est facile à soutenir en séminaire ou dans un livre, mais sur le moment, de cette dite pureté, qu'en est-il ? Je pense à cet analyste très connu qui disait à son analysante, en séance : vous avez acheté mon livre ? Vous l'avez lu ? Achetez-le, vous verrez, vous verrez ! Ce mec est un des barons du lacanisme et je suis sûr qu'il soutient, *en théorie*, cette position du « pur sujet du signifiant ».

Ceci dit, je ne vais pas arguer de ce que ça ne me pose pas problèmes d'argumentation.

A ce point « d'inconscience », le sujet désirant ne saurait justement advenir, quel que soit son effort analysant. Temps inouï où il s'évanouit comme sujet parlant, où il n'y est pas, où il déconne, où il bute sur sa non maîtrise, où il n'est plus le supposé supposé savoir, y compris savoir-faire l'analyste.

J'aurais aimé t'entendre dire la même chose en termes de « je », avec un exemple. Car ici, cet « il » dont tu parles, qui est-il, sinon purement théorique ? Qu'il ne soit plus le sujet supposé savoir, d'accord, tu parles à un convaincu. Y compris avec le savoir faire de l'analyste, encore d'accord. Mais là, c'est justement parce qu'il est sorti de son quant à soi dans lequel le confinait le désir d'analyse. Alors il parle, et il désire et on retombe sur la formule : c'est le désir de l'analyste qui opère. Car que faire de cette autre formule de Lacan si on dit que l'analyste ne désire pas ? Moi, je ne vois pas de possibilité de déconnage sans

désir, ni sans sujet. Je reconnais bien là tout ce que Lacan a pu dire du sujet acéphale. Ça ne me convainc pas.

Et quoi qu'il en soit, nous discutons de théorie. Chacun peut bien soutenir la sienne ; ça ne nous dira même pas ce qui se passe *véritablement* au moment de l'acte analytique. Sauf si nous prenons à deux mains le courage d'en parler, et d'en parler publiquement. Non pas pour départager la bonne de la mauvaise théorie, mais simplement parce que *ça* mettrait en jeu du « ça parle ». Et c'est là que *ça* mettrait en jeu de l'interprétation c'est-à-dire, pour reprendre le mot de Freud : le fait d'amener du « nouveau matériel », c'est-à-dire de relancer la discussion et ainsi faire en sorte que là où *ça* était, *Je* peux advenir.

On pourrait aussi bien le dire alors « pur analysant » suivant à la lettre la règle fondamentale de ne plus se tenir pour tenu de soutenir son discours, ce que nul parlêtre ne saurait réussir.

Tiens ! Ici, sauf le « pur », tu rejoins exactement mon propos ! Comme quoi entre une phrase et une autre une façon de dire et une autre, ce qui semble soutenir un contraire dévide en fait une identité, à moins que ce ne soit le contraire... oui, là, comme tu le dis à peine plus loin, on perd pied : « la structure qu'on se représenterait comme *La* ne figure pas même à l'horizon, ou alors un *horizon sous les pieds* ».

La reconnaissance analysante de la relativité des positions « théoriques » en rapport avec les voies singulières de chacun suffit-elle à égaliser les différences dans l'indifférence à laquelle renvoie la stricte hétérogénéité des dire: chacun son fantasme comme on dit « chacun ses problèmes » ou chacun sa langue ou chacun son point de vue? Non. la pluralité des élaborations singulières de collègues est certes précieuse en ce qu'elle permet à l'écoute de chacun de « flotter » au sens de n'être pas arrimé au seul poteau de ses préjugés et d'être un référentiel mobile au dire de l'analysant.

Ok !!!

il ne suffit pas que l'analyste *ne l'empêche pas*, car alors la voie de l'auto-analyse serait bien plus courte et opérante, mais qu'il se prête à une opération qui *autorise* l'autre à advenir comme sujet. Or ce n'est pas par un « don » (de théorie, de modèle, etc...) mais par un retrait, celui du supposé sujet analyste. Il n'y a pas de « sujet analyste », car c'est comme analysant qu'il est sujet.

Oui, et c'est le retrait du sujet supposé savoir. Mais ce n'est pas le retrait du sujet désirant, puisque pour poser son acte, l'analyste ne peut faire qu'avec ses deux désirs contradictoires : ses désirs fous à l'égard des analysants et son désir surmoïque que l'analyse se fasse afin de sauvegarder son gagne pain. S'il se croit « pur », pur sujet du signifiant ou pur analyste non-sujet, je crois qu'il ne peut qu'être quelqu'un « qui se croit ».

La formule : *Il n'y a pas de « sujet analyste »* me paraît parfaitement pure, c'est-à-dire théorique, et dénuée de sens quant à la pratique de l'analyse. D'autant, encore une fois, que selon à quelle partie du discours de Lacan on se réfère, on peut choisir d'en extraire ce qui va dans un sens ou dans l'autre. Ce pourquoi, pour m'y repérer, je préfère m'en référer à ce que je tente de dire de ma pratique.

Il ne s'agit pas du tout du silence de mort évoqué plus haut ni d'un quelconque parti pris de se dérober (comble du maître), mais de traverser cet instant de folie où se mobilise le

réel de l'inconscient du sujet tenant lieu d'analyste, et présentifiant hors représentation la faille dans le savoir.

Tiens par exemple il m'est très souvent arrivé de répondre: *chais pas*, à un analysant qui me questionnait, à sa grande déception. Au contraire de mes analystes, qui ne m'ont certainement jamais dit une phrase pareille, me laissant toujours supposer qu'ils savaient. Ça se discute, pour le moins. Mais ce serait en contexte qu'il faudrait pouvoir le développer. Je dis *en contexte*, c'est-à-dire autrement que dans un présupposé théorique.

. Et il est à mettre en rapport avec cet autre signifiant « fou », le Désir de l'analyste, désir de la différence absolue, qui n'est en rien le désir de l'analysant continué qui en est le tenant lieu dans l'institution de la cure et qui a lui la consistance d'un désir d'être ou de faire l'analyste:

Eh ben, ça ne me parle pas. Je ne peux lire ça que comme présupposé théorique. Tant que ce n'est pas argumenté par un récit de pratique, je ne peux pas l'admettre. Et même théoriquement : qu'est-ce que « le désir de la différence absolue » ??? Pour moi, ça sonne comme tous ces « purs » trop souvent employés. Ici, cet « absolu » résonne en moi comme une sorte d'idéal, d'où on sort évidemment de l'acte analytique, qui n'a rien d'idéal. Et qui, d'ailleurs, fonctionne trop souvent comme un idéal auprès des aspirants à la fonction d'analyste.

...qui n'est en rien le désir de l'analysant continué qui en est le tenant lieu dans l'institution de la cure et qui a lui la consistance d'un désir d'être ou de faire l'analyste: il en est plutôt la coupure, l'interruption, laps de temps où rien ne s'analyse pour lui, où ça passe à son insu, comme dans un *délire* qui le surprend à l'instar d'un rêve s'imposant au réveil, quoique le dit analyste soit en principe assez prévenu de par son parcours d'analysant ayant mené sa cure jusqu'à un certain terme, pour s'en aviser après coup et ne pas en éviter les conséquences...

Ben j'ai un peu de mal : « qui n'est en rien le désir de l'analysant » et « un délire qui le surprend à l'instar d'un rêve s'imposant au réveil » me paraissent deux propositions contradictoires. Sur le moment, comme dans le moment d'un rêve, je veux bien qu'il soit dans un délire, mais justement, après coup, ça s'analyse comme tout rêve et comme tout délire, témoignage d'un désir de sujet, qui choisit alors d'en faire l'analyse ou pas.

Je crois que ce que tu proposais plus haut d'une coupure qui ne se recouperait pas ne ferait pas ponctuation, justement, et ne permettrait pas que l'analysant s'y appuie pour continuer sa production signifiante.

Lire la trilogie onirique de Richard Abibon m'aura procuré la même fascination que contempler le fameux tryptique de Jérôme Bosch, *Le jardin des délices*. Le troisième volet n'hésite pas à explorer l'enfer de l'analyste: son analyse même, son en-faire analysant. Avec une audace unique en son genre, car celle de Freud restait très en deçà, il ose exposer son atelier, tenu secret par la tradition, le sortir de sa clandestinité à contre courant d'une pudibonderie ambiante. Ce qui ne manque pas de vertus: rappeler que le dit analyste est d'abord et toujours un analysant, pas un analysé; que les cures prennent les analysants là où ils sont et les conduisent là où ils peuvent; que la dimension de l'imaginaire trop souvent méprisée est essentielle à mettre en œuvre, les figurations déconcertantes des rêves méritant d'être élevées au rang de fictions de vérité dont tout un chacun se tient hors du gouffre; que la psychanalyse n'a de fin qu'à disposer à (re)commencer enfin...

C'est très joliment dit. Je ne peux que te remercier mille fois. En retour je dois dire que ta patiente lecture a su repérer les avancées que j'avais pensé écrire ainsi que les impasses dans lesquelles je vois qu'il y a encore à travailler. Cette réponse est déjà un embryon de ce travail. Cette question du désir de l'analyste ne cesse de me titiller. J'ai donné plus haut des raisons de mes désaccords, ce qui ne veut pas dire que je n'entends pas les questions que tu poses ni qu'elles ne restent pas vives, quelque part dans le fond de ma tête.

Parfaitement d'accord pour cette métaphore du *Jardin des délices* que je rapproche évidemment de la *Divine Comédie* que je suis en train de travailler pour le colloque du salon Œdipe.

On aura peut-être noté que, quand il est fait référence dans le texte ci-dessus à l'ouvrage de R. Abibon, c'est sous le titre « *Ma scène primitive* », alors que l'édition définitive s'intitule finalement « *Scène primitive* ». Entre les épreuves du livre encore sous presse et la *reli-ure* qui l'abandonnera au public, un « *ma* » sera tombé dans « les dessous ». Au delà d'une interprétation en termes de (auto)castration qui désarrime le « *mât* » pénien de l'imaginaire du bateau symbolique du phallus, cet effacement subreptice de la particularité de « soi » au profit d'une indétermination argumentaire² est superbement symptomatique de certaines questions que nous avons soulevées. En particulier, ce qui se présentait d'abord comme *vérité du fantasme* d'un analysant et qui « lui appartient », se retrouve quand le temps est venu de la *sortie du livre*, *fantasme de la vérité* susceptible de trouver d'autres arguments³... Quoiqu'il en soit de la portée « théorique » d'un tel lâchage de « moi », il est remarquable que ce retournement se soit avéré le 12 Octobre, à la faveur d'une présentation pour la sortie officielle du livre, devant un public qui l'a pertinemment remarqué et sans qui ça serait passé inaperçu. On peut dès lors se demander si cet « événement » ne fut pas là une occurrence ironique de ce que je proposai plus haut sous le terme d'Acte analytique...

Je me suis autorisé à m'aviser que c'est en allant au fond du particulier qu'on retrouvait l'universel. Il y faut en effet une sacrée inconscience, au sens courant du terme.

Et puis, je veux bien, cher Partisan, qu'il y ait eu une réve-(\$)olution d'Octobre, mais nous étions en Septembre !

2 Au double sens: 1) d'autoriser à argumenter la démarche, à la soutenir comme théoriquement valable au delà du cas qui l'aura « personnellement » mis en oeuvre; 2)- de réécrire la formule $F(m)$, (=Fonction *fantasme de scène primitive* ayant trouvé son « argument » de vérité dans le « ma » particulier qui l'individualise) en $F(x)$ c'est-à-dire l'ouvrant par la variable à une déclinaison généralisable voire universalisable.

Encore plus précisément dit !

3 Là encore au double sens: 1)- de trouver un *autre argumentaire* que « c'est vrai puisque ça m'est venu, à moi dont il est certain que la conviction ne dépend pas d'une supposition chez l'autre »

Ben je veux bien trouver autre chose, mais la logique de l'énonciation c'est cela : il est vrai que ça m'est venu. C'est une vérité qui n'est pas objective, mais qui est irréfutable. En quoi nous ne sommes pas dans la science, c'est sûr.

2)- de faire transmission à d'autres qui pourraient se faire sujets à leur tour d'un tel dire lâché en ' »liberté » dans l'aire de la pensée analytique... J'en formule le vœu. C'est pourquoi cette transmission m'importe.